

Faire sortir les ours de leur caverne noire,
En agneaux caressants transformer les lions,
O poètes! voilà la véritable gloire;

Et non pas de pousser à des rébellions
Tous ces mauvais instincts, bêtes fauves de l'âme,
Que l'on déchaîne au jour des révolutions.

Sur l'autel idéal entretenez la flamme,
Guidez le peuple au bien par le chemin du beau,
Par l'admiration et l'amour de la femme.

Comme un vase d'albâtre où l'on cache un flambeau,
Mettez l'idée au fond de la forme sculptée,
Et d'une lampe ardente éclairez le tombeau.

Que votre douce voix, de Dieu même écoutée,
Au milieu du combat jetant des mots de paix,
Fasse tomber les flots de la foule irritée.

Que votre poésie, aux vers calmes et frais,
Soit pour les cœurs souffrants comme ces cours d'eau vive
Où vont boire les cerfs dans l'ombre des forêts.

Faites de la musique avec la voix plaintive
De la création et de l'humanité,
De l'homme dans la ville et du flot sur la rive.

Puis, comme un beau symbole, un grand peintre vanté
Vous représentera dans une immense toile,
Sur un char triomphal par un peuple escorté:

Et vous aurez au front la couronne et l'étoile!

MELANCHOLIA

J'aime les vieux tableaux de l'école allemande :
Les vierges sur fond d'or aux doux yeux en amande,
Pâles comme le lis, blondes comme le miel,
Les genoux sur la terre et le regard au ciel,
Sainte Agnès, sainte Ursule et sainte Catherine,
Croisant leurs blanches mains sur leur blanche poitrine:
Les chérubins joufflus au plumage d'azur,
Nageant dans l'outremer sur un filet d'or pur;
Les grands anges tenant la couronne et la palme;
Tout ce peuple mystique au front grave, à l'œil calme,
Qui prie incessamment dans les missels ouverts,
Et rayonne au milieu des lointains bleus et verts.
Oui, le dessin est sec et la couleur mauvaise.
Et ce n'est pas ainsi que peint Paul Véronèse;
Oui, le Sanzio pourrait plus gracieusement
Arrondir cette forme et ce linéament;
Mais il ne mettrait pas dans un si chaste ovale
Tant de simplicité pieuse et virginal;
Mais il ne prendrait pas, pour peindre ces beaux yeux,
Plus d'amour dans son cœur et plus d'azur aux cieux;
Mais il ne ferait pas sur ces tempes en ondes
Couler plus doucement l'or de ces tresses blondes.
Ses madones n'ont pas, empreint sur leur beauté,

Ce cachet de candeur et de sérénité.
 Leur bouche rit souvent d'un sourire profane,
 Et parfois sous la Vierge on sent la courtisane;
 On sent que Raphaël, lorsqu'il les dessina,
 Avait passé la nuit chez la Fornarina.
 Ces Allemands ont seuls fait de l'art catholique,
 Ils ont parfaitement compris la basilique :
 Rien de grossier en eux, rien de matériel;
 Leurs tableaux sont vraiment les purs miroirs du ciel.
 Seuls ils ont le secret de ces divins sourires
 Si frais, épanouis aux lèvres des martyres;
 Seuls ils ont su trouver pour peupler les arceaux,
 Pour les faire reluire aux mailles des vitraux,
 Les vrais types chrétiens. Dépouillant le vieil homme,
 Seuls ils ont abjuré les idoles de Rome.
 Auprès d'Albert Dürer Raphaël est païen :
 C'est la beauté du corps, c'est l'art italien,
 Cet enfant de l'art grec, sensuel et plastique,
 Qui met entre les bras de la Vénus antique,
 Au lieu de Cupidon, le divin Bambino;
 Aucun d'eux n'est chrétien, ni Domenichino,
 Ni le Buonarrotti, ni Corrège, ni Guide;
 L'antiquité profane est le fil qui les guide:
 Apollon sert de type à l'ange saint Michel;
 Le Jupiter tonnant devient Père éternel;
 La tunique latine est taillée en étole,
 Et l'on fait une église avec le Capitole.
 J'en excepte pourtant Cimabuë, Giotto,
 Et les maîtres pisans du vieux Campo-Santo.
 Ceux-là ne peignaient pas en beaux pourpoints de soie,
 Entre des cardinaux et des filles de joie;
 Dans des villas de marbre, aux chansons des castrats,
 Ceux-là n'épousaient point des nièces de prélats.
 C'étaient des ouvriers qui faisaient leur ouvrage

Du matin jusqu'au soir, avec force et courage;
 C'étaient des gens pieux et pleins d'austérité,
 Sachant bien qu'ici-bas tout n'est que vanité;
 Leur atelier à tous était le cimetière,
 Ils peignaient, près des morts passant leur vie entière.
 Puis, quand leurs doigts roidis laissaient choir les pinceaux,
 On leur dressait un lit sous les sombres arceaux.
 Ils dormaient là, couchés auprès de leur peinture,
 Les mains jointes, tout droits, dans la même posture
 De contemplation extatique où sont peints
 Sur les fresques du mur leurs anges et leurs saints.
 Ceux-là ne faisaient pas de l'art une débauche,
 Et leur œuvre toujours, quoique barbare et gauche,
 Même à nos yeux savants reluit d'une beauté
 Toute jeune de charme et de naïveté.
 Sur tous ces fronts pâlis, sous cet air de souffrance
 Brille ineffablement quelque haute espérance;
 L'on voit que tout ce peuple agenouillé n'attend
 Pour revoler aux cieux que le suprême instant.
 Dans ces tableaux, partout l'âme glorifiée
 Foule d'un pied vainqueur la chair mortifiée;
 L'ombre remplit le bas, le haut rayonne seul,
 Et chaque draperie a l'aspect d'un linceul.
 C'est que la vie alors de croyance était pleine,
 C'est qu'on sentait passer dans l'air du soir l'haleine
 De quelque ange attardé s'en retournant au ciel;
 C'est que le sang du Christ teignait vraiment l'autel;
 C'est qu'on était au temps de saint François d'Assise,
 Et que sur chaque roche une cellule assise
 Cachait un fou sublime, insensé de la Croix;
 Le désert se peuplait de lueurs et de voix;
 Dans toute obscurité rayonnait un mystère;
 On aimait, et le ciel descendait sur la terre.
 Gothique Albert Dürer, oh! que profondément

Tu comprenais cela dans ton cœur d'Allemand!
 Que de virginité, que d'onction divine
 Dans ces pâles yeux bleus, où le ciel se devine!
 Comme on sent que la chair n'est qu'un voile à l'esprit!
 Comme sur tous ces fronts quelque chose est écrit,
 Que nos peintres sans foi ne sauraient pas y mettre,
 Et qui se lit partout dans ton œuvre, ô grand maître!
 C'est que tu n'avais pas, lui faisant double part,
 D'autre amour dans le cœur que celui de ton art;
 C'est que l'on ne dit pas, voyant aux galeries
 L'ovale gracieux de tes belles Mariés,
 O mon chaste poète! ô mon peintre chrétien!
 Comme de Raphaël et comme de Titien :
 Voici la Fornarine, ou bien la Muranèse.
 Tout terrestre désir devant elle s'apaise,
 Car tu ne t'en vas point, tout rempli de ton Dieu,
 Emprunter ta madone à quelque mauvais lieu.
 Tu ne t'accoudes pas sur les nappes rougies,
 Et tu n'enivres pas dans de sales orgies
 L'art, cet enfant du ciel sur le monde jeté
 Pour que l'on crût encore à la sainte beauté.
 Tu n'avais ni chevaux, ni meute, ni maîtresse;
 Mais, le cœur inondé d'une austère tristesse,
 Tu vivais pauvrement à l'ombre de la Croix,
 En Allemand naïf, en honnête bourgeois,
 Tapi comme un grillon dans l'âtre domestique;
 Et ton talent caché, comme une fleur mystique,
 Sous les regards de Dieu, qui seul le connaissait,
 Répandait ses parfums et s'épanouissait.
 Il me semble te voir au coin de ta fenêtre
 Étroite, à vitraux peints, dans ton fauteuil d'ancêtre.
 L'ogive encadre un front bleuissement d'outremer,
 Comme dans tes tableaux, ô vieil Albert Dürer!
 Nuremberg sur le ciel dresse ses mille flèches,

Et découpe ses toits aux silhouettes sèches;
 Toi, le coude au genou, le menton dans la main,
 Tu rêves tristement au pauvre sort humain :
 Que pour durer si peu la vie est bien amère,
 Que la science est vaine et que l'art est chimère,
 Que le Christ à l'éponge a laissé bien du fiel,
 Et que tout n'est pas fleurs dans le chemin du ciel.
 Et, l'âme d'amertume et de dégoût remplie,
 Tu t'es peint, ô Dürer! dans ta Mélancolie,
 Et ton génie en pleurs, te prenant en pitié,
 Dans sa création t'a personnifié.
 Je ne sais rien qui soit plus admirable au monde,
 Plus plein de rêverie et de douleur profonde,
 Que ce grand ange assis, l'aile ployée au dos,
 Dans l'immobilité du plus complet repos.
 Son vêtement, drapé d'une façon austère,
 Jusqu'au bout de son pied s'allonge avec mystère,
 Son front est couronné d'ache et de nénufar;
 Le sang n'anime pas son visage blafard;
 Pas un muscle ne bouge : on dirait que la vie
 Dont on vit en ce monde à ce corps est ravie,
 Et pourtant l'on voit bien que ce n'est pas un mort.
 Comme un serpent blessé son noir sourcil se tord,
 Son regard dans son œil brille comme une lampe,
 Et convulsivement sa main presse sa tempe.
 Sans ordre autour de lui mille objets sont épars,
 Ce sont des attributs de sciences et d'arts;
 La règle et le marteau, le cercle emblématique,
 Le sablier, la cloche et la table mystique,
 Un mobilier de Faust, plein de choses sans nom;
 Cependant c'est un ange et non pas un démon.
 Ce gros trousseau de clefs qui pend à sa ceinture
 Lui sert à crocheter les secrets de nature.
 Il a touché le fond de tout savoir humain;

Mais comme il a toujours, au bout de tout chemin,
 Trouvé les mêmes yeux qui flamboyaient dans l'ombre.
 Qu'il a monté l'échelle aux échelons sans nombre,
 Il est triste; et son chien, de le suivre lassé,
 Dort à côté de lui, tout vieux et tout cassé.
 Dans le fond du tableau, sur l'horizon sans borne,
 Le vieux père Océan lève sa face morne,
 Et dans le bleu cristal de son profond miroir
 Réfléchit les rayons d'un grand soleil tout noir.
 Une chauve-souris, qui d'un donjon s'envole,
 Porte écrit dans son aile ouverte en banderole :
 MÉLANCOLIE. Au bas, sur une meule assis,
 Est un enfant dont l'œil, voilé sous de longs cils,
 Laisse le spectateur dans le doute s'il veille,
 Ou si, bercé d'un rêve, en lui-même il sommeille.
 Voilà comme Dürer, le grand maître allemand,
 Philosophiquement et symboliquement,
 Nous a représenté, dans ce dessin étrange,
 Le rêve de son cœur sous une forme d'ange.
 Notre Mélancolie, à nous, n'est pas ainsi;
 Et nos peintres la font autrement. La voici :
 — C'est une jeune fille et frêle et malade,
 Penchant ses beaux yeux bleus au bord de quelque rive,
 Comme un *vergiss-mein-nicht* que le vent a courbé;
 Sa coiffure est dé faite, et son peigne est tombé,
 Ses blonds cheveux épars coulent sur son épaule,
 Et se mêlent dans l'onde aux verts cheveux du saule;
 Les larmes de ses yeux vont grossir le ruisseau,
 Et troublent, en tombant, sa figure dans l'eau.
 La brise à plis légers fait voler son écharpe,
 Et vibrer en passant les cordes de sa harpe;
 Un album, un roman, près d'elle sont ouverts :
 Car la mode la suit jusque dans ses déserts.
 Notre Mélancolie est petite-maitresse,

Elle prend des grands airs, elle fait la princesse ;
 Elle met des gants blancs et des chapeaux d'Herbault ;
 Elle est née, et ne voit que des gens comme il faut ;
 Son groom ne pèse pas plus de soixante livres ;
 C'est une Philaminte, elle lit tous les livres,
 Cause fort bien musique, et peinture pas mal ;
 Elle suit l'Opéra, ne manque pas un bal ;
 Poitrinaire tout juste assez pour être artiste,
 Elle a toujours en main un mouchoir de batiste.
 On ne la verra pas enterrer tristement
 Dans quelque sierra son teint pâle et charmant,
 Ses grâces de malade et ses petites mines,
 Ni sous les noirs arceaux d'un couvent en ruines
 Promener loin du bruit ses méditations :
 Il faut à ses douleurs la rampe et les lampions,
 Il faut que les journaux en puissent rendre compte ;
 Chaque pleur de ses yeux se cristallise en conte ;
 Avec chaque soupir elle souffle un roman ;
 Elle meurt, mais ce n'est que littérairement.
 Un frais cottage anglais, voilà sa Thébaïde ;
 Et si son front de nacre est coupé d'une ride,
 Ce n'est pas, croyez-moi, qu'elle songe à la mort :
 Pour craindre quelque chose elle est trop esprit fort.
 Mais c'est que de Paris une robe attendue
 Arrive chiffonnée et de taches perdue.
 Ah ! quelle différence, et que près de ces vieux
 Nous paraissions mesquins ! Le sang de nos aïeux,
 Comme un vin qui s'aigrit, s'est tourné dans nos veines.
 Rien ne vit plus en nous : nos amours et nos haines
 Sont de pâles vieillards sans force et sans vigueur,
 Chez qui la tête semble avoir pompé le cœur.
 La passion est morte avec la foi ; la terre
 Accomplit dans le ciel sa ronde solitaire,
 Et se suspend encore aux lèvres du soleil ;

Mais le soleil vieillit, son baiser moins vermeil
 Glisse sans les chauffer sur nos fronts, et ses flammes
 Comme sur les glaciers, s'éteignent sur nos âmes.
 D'en bas, le mont Gemmi vous paraît tout en feu,
 Il fume, il étincelle, il est rouge, il est bleu.
 Montez, vous trouverez la neige froide et blanche,
 Et l'hiver grelottant qui pousse l'avalanche.
 Nous sommes le Gemmi; le reflet du passé
 Brille encore sur nos fronts. Ce reflet effacé,
 Il ne restera plus qu'une neige incolore;
 Demain, sur le Gemmi, se lèvera l'aurore,
 Les glaciers de nouveau se mettront à fumer,
 Et l'incendie éteint pourra se rallumer;
 Mais, hélas! il n'est pas pour nous d'aube nouvelle,
 Et la nuit qui nous vient est la nuit éternelle.
 De nos cieux dépeuplés il ne descendra pas
 Un ange aux ailes d'or pour nous prendre en ses bras,
 Et le siècle futur, s'asseyant sur la pierre
 De notre siècle, à nous, et la voyant entière,
 Joyeux, ne dira pas : Il est ressuscité,
 Et dans sa gloire au ciel comme Christ remonté.

1854.

NIOBÉ

Sur un quartier de roche, un fantôme de marbre,
 Le menton dans la main et le coude au genou,
 Les pieds pris dans le sol, ainsi que des pieds d'arbre,
 Pleure éternellement sans relever le cou.

Quel chagrin pèse donc sur ta tête abattue?
 A quel puits de douleurs tes yeux puisent-ils l'eau?
 Et que souffres-tu donc dans ton cœur de statue,
 Pour que ton sein sculpté soulève ton manteau?

Tes larmes, en tombant du coin de ta paupière,
 Goutte à goutte, sans cesse et sur le même endroit,
 Ont fait dans l'épaisseur de ta cuisse de pierre
 Un creux où le bouvreuil trempe son aile et boit.

O symbole muet de l'humaine misère,
 Niobé sans enfants, mère des sept douleurs,
 Assise sur l'Athos ou bien sur le Calvaire,
 Quel fleuve d'Amérique est plus grand que tes pleurs?

CARIATIDES

Un sculpteur m'a prêté l'œuvre de Michel-Ange,
Là chapelle Sixtine et le grand Jugement ;
Je restai stupéfait à ce spectacle étrange
Et me sentis ployer sous mon étonnement.

Ce sont des corps tordus dans toutes les postures,
Des faces de lion avec des cols de bœuf,
Des chairs comme du marbre et des musculatures
A pouvoir d'un seul coup rompre un câble tout neuf.

Rien ne pèse sur eux, ni coupole ni voûtes,
Pourtant leurs nerfs d'acier s'épuisent en efforts,
La sueur de leurs bras semble pleuvoir en gouttes ;
Qui donc les courbe ainsi puisqu'ils sont aussi forts ?

C'est qu'ils portent un poids à fatiguer Alcide :
Ils portent ta pensée, ô maître, sur leurs dos ;
Sous un entablement, jamais Cariatide
Ne tendit son épaule à de plus lourds fardeaux.

LA CHIMÈRE

Une jeune Chimère, aux lèvres de ma coupe,
Dans l'orgie, a donné le baiser le plus doux ;
Elle avait les yeux verts, et jusque sur sa croupe
Ondoyait en torrent l'or de ses cheveux roux.

Des ailes d'épervier tremblaient à son épaule ;
La voyant s'envoler, je sautai sur ses reins ;
Et, faisant jusqu'à moi ployer son cou de saule,
J'enfonçai comme un peigne une main dans ses crins.

Elle se démenait, hurlante et furieuse,
Mais en vain. Je broyais ses flancs dans mes genoux ;
Alors elle me dit d'une voix gracieuse,
Plus claire que l'argent : Maître, où donc allons-nous ?

Par delà le soleil et par delà l'espace,
Où Dieu n'arriverait qu'après l'éternité ;
Mais avant d'être au but ton aile sera lasse :
Car je veux voir mon rêve en sa réalité.

LA DIVA

On donnait à Favart *Mosé*, Tamburini
 Le basso cantante, le ténor Rubini,
 Devaient jouer tous deux dans la pièce; et la salle,
 Quand on l'eut élargie et faite colossale,
 Grande comme Saint-Charle ou comme la Scala,
 N'aurait pu contenir son public ce soir-là.
 Moi, plus heureux que tous, j'avais tout à connaître,
 Et la voix des chanteurs et l'ouvrage du maître.
 Aimant peu l'opéra, c'est hasard si j'y vais,
 Et je n'avais pas vu le *Moïse* français;
 Car notre idiome, à nous, rauque et sans prosodie,
 Fausse toute musique; et la note hardie,
 Contre quelque mot dur se heurtant dans son vol,
 Brise ses ailes d'or et tombe sur le sol.
 J'étais là, les deux bras en croix sur la poitrine,
 Pour contenir mon cœur plein d'extase divine;
 Mes artères chantant avec un sourd frisson,
 Mon oreille tendue et buvant chaque son;
 Attentif comme au bruit de la grêle fanfare
 Un cheval ombrageux qui palpite et s'effare.
 Toutes les voix criaient, toutes les mains frappaient,
 A force d'applaudir les gants blancs se rompaient;
 Et la toile toraba. C'était le premier acte.

Alors je regardai; plus nette et plus exacte,
 A travers le lorgnon dans mes yeux moins distraits,
 Chaque tête à son tour passait avec ses traits.
 Certes, sous l'éventail et la grille dorée,
 Roulant dans leurs doigts blancs la cassolette ambree,
 Au reflet des joyaux, au feu des diamants,
 Avec leurs colliers d'or et tous leurs ornements,
 J'en vis plus d'une belle et méritant éloge;
 Du moins je le croyais, quand au fond d'une loge
 J'aperçus une femme. Il me sembla d'abord,
 La loge lui formant un cadre de son bord,
 Que c'était un tableau de Titien ou Giorgione,
 Moins la fumée antique et moins le vernis jaune,
 Car elle se tenait dans l'immobilité,
 Regardant devant elle avec simplicité,
 La bouche épanouie en un demi-sourire,
 Et comme un livre ouvert son front se laissant lire.
 Sa coiffure était basse, et ses cheveux moirés
 Descendaient vers sa tempe en deux flots séparés.
 Ni plumes, ni rubans, ni gaze, ni dentelle;
 Pour parure et bijoux, sa grâce naturelle;
 Pas d'œillade hautaine ou de grand air vainqueur,
 Rien que le repos d'âme et la bonté de cœur.
 Au bout de quelque temps, la belle créature,
 Se lassant d'être ainsi, prit une autre posture,
 Le col un peu penché, le menton sur la main,
 De façon à montrer son beau profil romain,
 Son épaule et son dos aux tons chauds et vivaces,
 Où l'ombre avec le clair flottaient par larges masses.
 Tout perdait son éclat, tout tombait à côté
 De cette virginale et sereine beauté;
 Mon âme tout entière à cet aspect magique
 Ne se souvenait plus d'écouter la musique,
 Tant cette morbidezza et ce laisser-aller

Était chose charmante et douce à contempler,
 Tant l'œil se reposait avec mélancolie
 Sur ce pâle jasmin transplanté d'Italie.
 Moins épris des beaux sons qu'épris des beaux contours,
 Même au *parlar spiegar*, je regardais toujours;
 J'admirais à part moi la gracieuse ligne
 Du col se repliant comme le col d'un cygne,
 L'ovale de la tête et la forme du front,
 La main pure et correcte, avec le beau bras rond;
 Et je compris pourquoi, s'exilant de la France,
 Ingres fit si longtemps ses amours de Florence.
 Jusqu'à ce jour j'avais en vain cherché le beau;
 Ces formes sans puissance et cette fade peau
 Sous laquelle le sang ne court que par la fièvre
 Et que jamais soleil ne mordit de sa lèvre,
 Ce dessin lâche et mou, ce coloris blafard,
 M'avaient fait blasphémer la sainteté de l'art.
 J'avais dit : L'art est faux, les rois de la peinture
 D'un habit idéal revêtent la nature.
 Ces tons harmonieux, ces beaux linéaments,
 N'ont jamais existé qu'aux cerveaux des amants;
 J'avais dit, n'ayant vu que la laideur française :
 Raphaël a menti comme Paul Véronèse!
 Vous n'avez pas menti, non, maîtres; voilà bien
 Le marbre grec doré par l'ambre italien,
 L'œil de flamme, le teint passionnément pâle,
 Blond comme le soleil sous son voile de hâle,
 Dans la mate blancheur les noirs sourcils marqués,
 Le nez sévère et droit, la bouche aux coins arqués,
 Les ailes de cheveux s'abattant sur les tempes,
 Et tous les nobles traits de vos saintes estampes.
 Non, vous n'avez pas fait un rêve de beauté,
 C'est la vie elle-même et la réalité.
 Votre Madone est là; dans sa loge elle pose,

Près d'elle vainement l'on bourdonne et l'on cause;
 Elle reste immobile et sous le même jour,
 Gardant comme un trésor l'harmonieux contour.
 Artistes souverains, en copistes fidèles,
 Vous avez reproduit vos superbes modèles!
 Pourquoi, découragé par vos divins tableaux,
 Ai-je, enfant paresseux, jeté là mes pinceaux,
 Et pris pour vous fixer le crayon du poète,
 Beaux rêves, obsesseurs de mon âme inquiète,
 Doux fantômes bercés dans les bras du désir,
 Formes que la parole en vain cherche à saisir?
 Pourquoi, lassé trop tôt dans une heure de doute,
 Peinture bien-aimée, ai-je quitté ta route?
 Que peuvent tous nos vers pour rendre la beauté,
 Que peuvent de vains mots sans dessin arrêté,
 Et l'épithète creuse et la rime incolore?
 Ah! combien je regrette et comme je déplore
 De ne plus être peintre, en te voyant ainsi
 A *Mosé*, dans ta loge, ô Julia Grisi!

1858.

APRÈS LE BAL

Adieu, puisqu'il le faut, adieu, belle nuit blanche,
Nuit d'argent, plus sereine et plus douce qu'un jour!
Ton page noir est là, qui, le poing sur la hanche,
Tient ton cheval en bride et t'attend dans la cour.

Aurora, dans le ciel que brunissaient tes voiles,
Entr'ouvre ses rideaux avec ses doigts rosés;
O nuit, sous ton manteau tout parsemé d'étoiles,
Cache tes bras de nacre au vent froid exposés.

Le bal s'en va finir. Renouez, heures brunes,
Sur vos fronts parfumés vos longs cheveux de jais.
N'entendez-vous pas l'aube aux rumeurs importunes
Qui halète à la porte et souffle son air frais!

Le bal est enterré. Cavaliers et danseuses,
Sur la tombe du bal jetez à pleines mains
Vos colliers défilés, vos parures soyeuses,
Vos blancs camélias et vos pâles jasmins.

Maintenant c'est le jour. La veille après le rêve;
La prose après les vers : c'est le vide et l'ennui;
C'est une bulle encor qui dans les mains nous crève,
C'est le plus triste jour de tous, c'est aujourd'hui.

O Temps! que nous voulons tuer et qui nous tues,
Vieux porte-faux, pourquoi vas-tu traînant le pied,
D'un pas lourd et boiteux, comme vont les tortues,
Quand sur nos fronts blémis le spleen anglais s'assied?

Et lorsque le bonheur nous chante sa fanfare,
Vieillard malicieux, dis-moi, pourquoi cours-tu
Comme devant les chiens court un cerf qui s'effare,
Comme un cheval que fouille un éperon pointu?

Il est, j'étais heureux. J'étais! Mot doux et triste!
Le bonheur est l'éclair qui fuit sans revenir.
Hélas! et pour ne pas oublier qu'il existe,
Il le faut embaumer avec le souvenir.

J'étais; je ne suis plus; toute la vie humaine
Résumée en deux mots, de l'onde et puis du vent.
Mon Dieu! n'est-il donc pas de chemin qui ramène
Au bonheur d'autrefois regretté si souvent?

Derrière nous le sol se crevasse et s'effondre.
Nul ne peut retourner. Comme un maigre troupeau
Que l'on mène au boucher, ne pouvant plus le tondre,
La vieille Mob nous pousse à grand train au tombeau.

Certe, en mes jeunes ans, plus d'un bal doit éclore,
Plein d'or et de flambeaux, de parfums et de bruit,
Et mon cœur effeuillé peut refleurir encore;
Mais ce ne sera pas mon bal de l'autre nuit.

Car j'étais avec toi. Tous deux seuls dans la foule,
Nous faisant dans notre âme une chaste oasis,
Et, comme deux enfants au bord d'une eau qui coule,
Voyant onder le bal, l'un contre l'autre assis.

Je ne pouvais savoir, sous le satin du masque,
De quelle passion ta figure vivait,
Et ma pensée, au vol amoureux et fantasque,
Réalisait en toi tout ce qu'elle rêvait.

Je nuançais ton front des pâleurs de l'agate,
Je posais sur ta bouche un sourire charmant,
Et sur ta joue en fleur la pourpre délicate
Qu'en s'envolant au ciel laisse un baiser d'amant.

Et peut-être qu'au fond de ta noire prune
Une larme brillait au lieu d'éclair joyeux,
Et, comme sous la terre une onde qui ruisselle,
S'écoulait sous le masque invisible à mes yeux.

Peut-être que l'ennui tordait ta lèvre aride,
Et que chaque baiser avait mis sur ta peau,
Au lieu de marque rose, une tache livide
Comme on en voit aux corps qui sont dans le tombeau.

Car si la face humaine est difficile à lire,
Si déjà le front nu ment à la passion,
Qu'est-ce donc, quand le masque est double? Comment dire
Si vraiment la pensée est sœur de l'action?

Et cependant, malgré cette pensée amère,
Tu m'as laissé, cher bal, un souvenir charmant;
Jamais rêve d'été, jamais blonde chimère,
Ne m'ont entre leurs bras bercé plus mollement.

Je crois entendre encor tes rumeurs étouffées,
Et voir devant mes yeux, sous ta blanche lueur,
Comme au sortir du bain, les péris et les fées,
Luire des seins d'argent et des cols en sueur.

Et je sens sur ma bouche une amoureuse haleine,
Passer et repasser comme une aile d'oiseau,
Plus suave en odeur que n'est la marjolaine
Ou le muguet des bois au temps du renouveau.

O nuit! aimable nuit! sœur de Luna la blonde,
Je ne veux plus servir qu'une déesse au ciel,
Endormeuse des maux et des soucis du monde;
J'apporte à ta chapelle un pavot et du miel.

Nuit, mère des festins, mère de l'allégresse,
Toi qui prêtes le pan de ton voile à l'Amour,
Fais-moi, sous ton manteau, voir encore ma maîtresse,
Et je brise l'autel d'Apollo dieu du jour.

1834.

TOMBÉE DU JOUR

Le jour tombait, une pâle nuée
Du haut du ciel laissait nonchalamment,
Dans l'eau du fleuve à peine remuée,
Tremper les plis de son blanc vêtement.

La nuit parut, la nuit morne et sereine,
Portant le deuil de son frère le jour,
Et chaque étoile à son trône de reine,
En habits d'or s'en vint faire sa cour.

On entendait pleurer les tourterelles,
Et les enfants rêver dans leurs berceaux;
C'était dans l'air comme un frôlement d'ailes,
Comme le bruit d'invisibles oiseaux.

Le ciel parlait à voix basse à la terre;
Comme au vieux temps ils parlaient en hébreu,
Et répétaient un acte de mystère;
Je n'y compris qu'un seul mot : c'était Dieu.

1854.

LA DERNIERE FEUILLE

Dans la forêt chauve et rouillée
Il ne reste plus au rameau
Qu'une pauvre feuille oubliée,
Rien qu'une feuille et qu'un oiseau.

Il ne reste plus dans mon âme
Qu'un seul amour pour y chanter,
Mais le vent d'automne qui brame
Ne permet pas de l'écouter;

L'oiseau s'en va, la feuille tombe,
L'amour s'éteint, car c'est l'hiver.
Petit oiseau, viens sur ma tombe
Chanter, quand l'arbre sera vert!

1857.